

Les uns et les autres : réflexion sur les masculinités que j'ai rencontrées

Michèle Ramond, Gradiva 25 janvier 2014

Il y a **les uns**. Il y a Alain Minc, essayiste et faiseur de rois, Jean-Louis Beffa, ex-PDG de Saint-Gobain, homme d'influence, Xavier Niel, Patron de Free et gourou de la high-tech, Henri de Castries PDG d'Axa et stratège de la finance, Bernard Arnault, Propriétaire de LVMH et première fortune de France, Carlos Ghosn Patron de Renault-Nissan et manager mondialisé, les Dynasties du CAC 40 à qui appartiennent les plus grandes entreprises : Arnaud Lagardère, Franck Riboud (Danone), Robert et Thierry Peugeot, Bernard Arnault (encore), Serge Dassault, Martin Bouygues, Vincent Bolloré ; les rois de la Finance : Henri de Castries (encore), Jean-Laurent Bonnafé (BNP-Paribas), Frédéric Oudéa (Société générale), Jean-Paul Chifflet (Crédit agricole), François Pérol (BPCE) ; les chevaliers de la mondialisation : Carlos Ghosn (encore), Christophe de Margerie (Total), Jean-Paul Agon (L'Oréal), Jean-Pascal Tricoire (Schneider Electric), Benoît Potier (Air liquide), Henri Proglio (patron d'EDF), Gérard Mestrallet qui avec GDF-Suez exploite les gaz de schiste brésiliens, Patrick Kron (Asltom) qui conçoit avec ses ingénieurs les grandes turbines des barrages chinois ; les Marquis du numérique : Xavier Niel (encore) qui fait fortune dans les nouvelles technologies du numérique, gourou des geeks, Marc Simoncini (ex-Meetic), Jacques-Antoine Granjon (vente-privée.com), Pierre Kosciusko-Morizet et Olivier Mathiot (ex-PriceMinister), le gotha des multimillionnaires du Net, Denis Payre, fondateur du parti « Nous citoyens » pour réformer la France ; les Princes de la Com qui se partagent le marché de la communication des plus grandes entreprises françaises : Anne Méaux (ah ! Une femme, pour qu'on ne dise pas...), communicante de choc et conseillère des patrons, Michel Calzaroni (DGM), Stéphane Fouks (Havas Worldwide)... **Anne Méaux** œuvre pour François Pinault, Jean-Charles Naouri, Anne Lauvergeon (ah ! encore une), Lakshmi Mittal (ArcelorMittal), **Calzaroni** œuvre pour le compte de Bernard Arnault, Vincent Bolloré et Gérard Mestrallet, **Fouks**, moins chanceux, issu de la gauche œuvre en faveur de DSK et de Jérôme Cahuzac... Il y a encore les éminences grises, Alain Minc, essayiste et consultant, DRH de l'oligarchie, Jacques Attali agent de recrutement des têtes bien faites et bien pleines, Emmanuel Macron, inspecteur des Finances passé par la Banque Rothschild, secrétaire général adjoint de l'Élysée, Bruno Roger (Lazard) et David de Rothschild (Rothschild et Cie), et il y a les Anciens patrons retirés des affaires actives, Jean-Louis Beffa, encore, ex-PDG de Saint-Gobain, Louis Gallois, ex-patron d'EADS, Pascal Lamy qui fut à la tête de l'Organisation Mondiale du Commerce, Anne Lauvergeon, oui une femme, liée au corps des Mines, chargée de préfigurer (par Hollande) l'avenir technologique des années 2030, et les anciens parrains de l'ère Chirac-Sarkozy : Claude Bébéar et Michel Pébereau. (c.f. Le Nouvel Observateur du 12 au 18 décembre 2013 N° 2562, p. 60 « Ils ont tout. Enquête sur ces oligarques de la finance qui trustent tous les pouvoirs, sous Hollande comme hier sous Sarkozy »)¹

Il y a **les autres**. Il y a l'économiste clairvoyant Frédéric Lordon, il y a *Le grand retournement*, le film

¹ Il faudra lire de Sophie Coignard et Romain Gubert : *La caste cannibale. Quand le capitalisme devient fou*, Albin Michel, 2014, et leur précédent best-seller *L'oligarchie des incapables*, 2012.

de Gérard Mordillat avec Jacques Weber et François Morel d'après justement la pièce de Lordon (c'est la crise, la bourse dégringole, **les** banques sont au bord de la faillite, **le** crédit est mort et la suite...), il y a les héros du CNR et des « Jours heureux », Charles Palant, militant français des droits de l'homme, arrêté en août 1943 à Lyon par la Gestapo, qui nous livre son témoignage d'humanité au cœur des plus terribles épreuves dans *Je crois au matin*, Raymond Aubrac, Daniel Cordier, Léon Landini, Stéphane Hessel... les seize hommes résistants qui dans la France occupée entre mai 1943 et mars 1944 ont rédigé le programme du Conseil National de la Résistance intitulé magnifiquement : « Les jours heureux » à l'origine des avancées sociales les plus radicales que le capitalisme financier d'aujourd'hui entend anéantir, il y a le réalisateur du film-reportage *Les jours heureux*, Gilles Perret, il y a de nobles économistes comme Serge Halimi ou François Ruffin, Jacques Sapir, Renaud Lambert (c.f. la collection « Prendre parti » du *Monde diplomatique*), il y a le théoricien de l'écologie politique André Gorz qui a dénoncé les implications destructrices du paradigme productiviste et les relations entre productivisme, totalitarisme et logique de profit, il y a Edgar Morin, Alain Touraine, il y a depuis février 2011 le collectif « Les économistes atterrés » qui ne se résigne pas à la domination de l'orthodoxie néo-libérale, qui propose des alternatives aux politiques d'austérité préconisées par les gouvernements actuels et à l'impact macroéconomique des nouvelles stratégies boursières des entreprises, encore qu'ils soient très divisés (et tout le monde l'est) sur la question d'un fédéralisme européen et/ou d'un État-nation, il y a de nobles chefs d'État comme Rafael Correa (Équateur), Evo Morales (Bolivie) et José Mujica (Uruguay), un ancien guérillero devenu Président en 2009, le Président le plus pauvre du monde qui a fait voter une loi autorisant le mariage entre personnes du même sexe, une autre pour dépenaliser l'IVG, qui prépare une loi visant à placer sous le contrôle de l'État la production et la commercialisation de la marijuana, qui reverse 90% de son salaire à différentes ONG... sa seule richesse est une vieille Coccinelle bleue acquise en 1987, il s'attaque comme Gorz à la société consumériste : « *Si l'humanité entière aspirait à vivre comme un Américain moyen, nous aurions besoin de trois planètes* » (allocution à la session plénière de la Communauté d'États latino-américains et caraïbes où il a dénoncé la civilisation actuelle, une « *civilisation contre la simplicité, contre la sobriété, contre tous les cycles naturels, et, ce qui est pire, une civilisation contre la liberté de disposer du temps de vivre les relations humaines, l'amour, l'amitié, l'aventure, la solidarité, la famille* »).

Il y a les uns, il y a les autres et... il y a Clint Eastwood (*Sur la route de Madison, Invictus*)... ou il y a Maryan et sa peinture-vérité², il y a les uns, il y a les autres et... il y a les *masculinités écrites*, ou *écrivantes*, ou *créatrices*, nous verrons, c'est un moyen terme souvent plutôt exaltant.

Je pourrais à l'infini prolonger ma liste des uns et des autres, qu'est-ce à dire ? Que le monde des idéologues et des idéologies est coupé en deux, gouverné tantôt par des hommes bons qui pensent au bien commun et qui sont prêts à sacrifier leurs intérêts immédiats pour cette cause politique, éthique, humaine, et tantôt par des hommes intéressés qui pensent uniquement au pouvoir absolu des privilégiés de Fortune parmi lesquels ils se comptent, qui bâtissent un empire de plus en plus hégémonique au détriment de la masse grandissante des laissés pour compte du capitalisme financier ? De façon un peu brutale ou simpliste c'est sans doute ce que je pense même si je ne me reconnais nullement comme un économiste, je n'en ai absolument pas les connaissances ni les compétences, je comprends seulement qu'en passant subrepticement dans les années 1970-80 d'un capitalisme industriel (productif) à un capitalisme financier nous avons fait un bond en avant dans la déshumanisation du monde. À une époque de ma vie j'ai écrit un petit livre *Feu le feu* (Des femmes, 2004) en hommage au prolétariat défunt des Hauts Fourneaux et je mettais à l'honneur la SMN de Caen dans le Calvados sur laquelle j'avais réuni de la documentation, mes héros étaient des hommes de nationalités diverses, dans les

2 Maryan (1927-1977) exposé au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, Paris, jusqu'au 9 février 1914.

années 1950 qui suivaient de peu par conséquent la seconde guerre mondiale, des Belges, des Russes, des Congolais, des Algériens, des Italiens, des Espagnols et des Français que je mettais en scène avec leurs femmes et leurs enfants dans leur vie quotidienne, leur travail, leurs loisirs, leur combat politique dans des meetings ou des actions ponctuelles destinées à améliorer leur sort ou à renforcer leur solidarité, en ligne de mire bien sûr le Patronat, les licenciements, une lutte constante où les contre-maîtres parfois avaient une place honorable. Leurs noms dansent encore dans mes oreilles car je vivais et dormais et rêvais en leur compagnie, cela dura plus de deux ans, trois ans je crois, je prenais mon temps. Ce furent de belles années, et qu'on ne me dise pas que je suis hostile aux hommes, ceux-là étaient mes frères, mes compagnons d'armes et de plume, certains étaient même de grands orateurs, tous inspirés par des hommes réels, parfois des héros inconnus, je me récite encore leurs noms comme une mélodie : Folletière l'intello, le plus âgé, qui a fait la grande guerre (la grande Garce) et qui joue dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire, Louis Langlois le tribun enflammé que je ne me résignai pas à abandonner et dont je découvris un peu plus tard qu'il n'est pas seulement le mari de Marie mais le frère de Lise (*Lise et lui*, Des femmes, 2008), une vraie saga, avec ses héros et ses seconds rôles, Casanova, Achour (cela fera plaisir à mon amie Christiane), Abdoul, Château, les Bouvet, Marodan, Eugénie la femme de Folletière (cela fera plaisir à Eugénie Romon ou à défaut à Balzac), Robin, le Pasteur Mangado, le lavoir du minerais de M. Robert, le potager de M. Prune, Lebovic, Lequien... Sur les mythiques rives de l'Orne l'étincelle créatrice du vieux prolétariat ne s'éteint pas, il ne faut pas qu'elle s'éteigne, je ne veux pas, même si aujourd'hui je ne crois pas que nous puissions encore parler d'un prolétariat, fini celui qui allait aux usines comme il allait à la guerre pour l'amour de la Patrie, fini celui qui luttait pour un monde meilleur, qui combattait déjà le capitalisme : mais c'était un capitalisme industriel et productif, d'un autre ordre par conséquent que celui que nous connaissons aujourd'hui ! mes prolétaires ont l'espoir que leurs assemblées et leurs luttes et leurs grèves amèneront l'avènement d'un monde meilleur, ils croient que leur ennemi le plus sûr, au-delà des patrons ou des contre-maîtres qui ne sont pas tous dépourvus d'humanité, ce sont les machines, ce sont elles qui les accablent et qui risquent de leur voler leur travail et leur pain, ou de les tuer comme dans *Metropolis* le génial film de Fritz Lang, de 1927. Mes hommes de bonne volonté qui laissent volontiers parler leurs femmes dans les meetings sont semblables aux hommes du Conseil National de la Résistance, ils œuvrent pour un monde meilleur et ils sont solidaires entre eux, partageant une même idéologie progressiste et humaniste, les gens de ma génération ont côtoyé des hommes de cette espèce, et à l'époque nous avons une conscience très atténuée de cette fameuse domination masculine qui a fait les beaux jours de Pierre Bourdieu, même si cette domination était un état sociétal certain, le pouvoir économique et politique étant depuis toujours entre les mains des hommes, Françoise Héritier nous le confirmera et Michelle Perrot aussi. Quoi qu'on dise, le système politique et social est androcentré, fondé sur l'injustice et l'inégalité à commencer par les discriminations entre les sexes, et c'est sur ce terreau que naissent les monstres qui galvanisent les nations et qui persécutent ou qui tuent les Jean Moulin, les Pasolini, les García Lorca, les Miguel Hernández, qui poussent au suicide les Stefan Zweig ou les Walter Benjamin fuyant la France occupée. Qui ne lit pas sans frémir ce récit d'une fuite devant l'imbécillité d'une administration complaisamment soumise au pouvoir monstrueux engendré par les monstres :

« Walter Benjamin quitte la chambre du 10 de la rue Dombasle qu'il sous-loue à son vieil ami le Docteur Fraënkel. Il ramasse des vivres et des vêtements, bourre une petite valise avec des papiers et des manuscrits personnels. **La République française n'a pas répondu à ses démarches**, les demandes de naturalisation qu'il effectue depuis plusieurs années sont inefficaces. Il n'est plus allemand, le régime hitlérien l'a déchu de sa nationalité d'origine. Il fait partie des éventuels *ennemis de la République* que l'administration prétend pouvoir identifier. En compagnie d'antnazis qui ont quitté comme lui l'Allemagne, au moins depuis 1933, Benjamin se rend le 4 septembre au stade de Colombes

; les conditions d'hébergement vont se révéler humiliantes et anxiogènes pour sa santé, depuis longtemps fléchissante », Blog de Jacky Tronel (<http://prisons-cherche-midi-mauzac.com/des-hommes/automne-1939-walter-benjamin-da>).

Il ne fait aucun doute que les monstres se déplacent, changent de visage, mais qu'ils restent fondamentalement les mêmes, le ver est dans le fruit et ce ver est l'inégalité entre les humains à commencer par celle qui toujours s'impose entre les puissants et les faibles, les hommes et les femmes et qui module en une série infinie d'inégalités, toutes dérivant de ce fond commun qui ronge toutes les sociétés. Le nazisme pour ne parler que de lui est né sur ce fond social, économique et moral en crise que nous retrouvons aujourd'hui. Nous ne pouvons même plus parler ou si peu de prolétariat, le prolétaire avait encore l'espoir souvent justifié que sa lutte servirait au bien commun, il y a eu, au cours l'Histoire, des répit bienfaisants, comme « Les jours heureux » qui ont inspiré les avancées sociales de l'après-guerre, avancées aujourd'hui battues en brèche par le capitalisme financier qui prétend tuer le peu d'humanité qui subsiste encore dans nos institutions : la bienveillante euthanasie pour économiser sur les dépenses budgétaires dues à l'allongement de la vie, la crémation pour ne plus avoir de cimetières à bâtir et à entretenir, moins de Service Public et moins de protection sociale, une stagnation et même, dans certains pays de la zone euro, une baisse considérable des salaires et de toutes les dépenses publiques, partout une baisse du budget des universités, fermeture des Maternités et des Hôpitaux jugés non rentables, une flexibilité généralisée de l'emploi qui affaiblit la force politique du salarié, le dumping social qui met en concurrence les demandeurs d'emploi, l'emploi revenant forcément au demandeur le plus conciliant qui par nécessité acceptera un salaire et un traitement d'esclave, l'égalité entre femmes et hommes largement compromise et malmenée par les politiques d'austérité tous azimuts, évasion fiscale incontrôlable, priorité donnée aux dividendes sur les salaires, politique volontariste pour alléger le coût du travail, relèvement de la taxe sur la valeur ajoutée (TVA) destiné à financer un crédit d'impôt pour la compétitivité et l'emploi (CICE), crédit fastueux (20 milliards d'euros) et généreusement distribué à toutes les entreprises sans contrepartie d'embauches (« En somme, écrit Serge Halimi dans *le Monde diplomatique* du mois de janvier 2014, p. 18, des salariés moins payés et plus imposés aideront leurs employeurs. Y compris les géants de la distribution, qui n'affrontent aucune concurrence internationale et qui ploient sous les profits. »). Une politique unanime d'austérité budgétaire et de réduction du coût du travail rompt définitivement tout lien avec les rêves révolutionnaires du prolétariat d'antan auquel je rendais un vibrant hommage de feu dans les années 2000 mêlant ma foi dans les hommes de progrès et de bonne volonté à mon espoir de voir les femmes promues, dans une cité idéale, à des rôles de citoyennes à part entière s'exprimant dans les réunions politiques et ayant même une part royale dans l'aménagement d'une utopie socialiste qui aujourd'hui n'est plus même concevable. Et qui le fut à une époque bien tragique pourtant, celle de l'occupation de la France par l'armée d'Hitler. Et l'utopie européenne universaliste ne changera rien à ce constat terrible : nous avons perdu tout lien avec notre histoire révolutionnaire sauf à considérer que la bouffonnerie de la Manif pour tous ou la colère des « bonnets rouges » bretons s'inscrivent dans la tradition des luttes ouvrières d'autrefois et des idéaux humanitaires du Conseil National de la Résistance. Le Front national et toutes les dérives sectaires et intégristes s'engouffrent dans cette panne d'espoir révolutionnaire, les normes libérales et monétaristes ont gagné trop de terrain dans les faits et dans les esprits, le cours « austéritaire » des politiques économiques a noyé les chances d'un progrès social qui rassemblerait les hommes et les femmes dans un même mouvement solidaire. Les masculinités généreuses qui s'épanouissaient dans des actions, des combats, des programmes en traversant les fautes, les faillites et les crimes de l'Histoire par la constance d'un combat politique progressiste, contre l'esclavage, contre l'apartheid, contre la famine, contre le racisme, contre la xénophobie, contre la misogynie, contre l'homophobie, contre les injustices, contre les inégalités, contre les discriminations de tous ordres perdent progressivement du terrain même si nous pouvons

encore leur rendre hommage, mais ces masculinités généreuses se trouvent largement éclipsées par des masculinités tyranniques et persécutrices. Les masculinités oppressives si visibles aujourd'hui se couvrent de l'alibi de la religion, du patriarcat, des coutumes ancestrales, des textes sacrés pris à témoin au pied de la lettre, et elles en appellent à la traditionnelle méfiance envers les femmes, éternelles tentatrices ou éternelles coupables... Ces masculinités endurcies ou renforcées par le caractère radicalement antisocial du néo-libéralisme financier, indifférent aux détresses des peuples, exploitent dans tous les domaines et les territoires les réserves de haine dont le sol humain est riche si l'on n'est pas suffisamment attentifs à les neutraliser.

Lorsque je retrouvais avec amour dans *Lise et lui* quelques années après *Feu le feu* mon personnage emblématique des bonnes masculinités, celui de Louis Langlois, je lui fis prononcer à nouveau des paroles ou même des harangues dont le contexte imaginaire était celui des années cinquante, mais je réalise à quel point ces paroles décalées dans le temps, appartenant à une époque de reconstruction matérielle et idéologique, étaient prémonitoires d'un aujourd'hui livré à la Finance comme au Vau d'Or qui tous finira par nous dévorer. Je dois certainement aux hommes de mon entourage et de mes lectures et aux enseignements reçus de l'Histoire et de la philosophie cette foi que je mis alors dans la masculine condition, Louis Langlois étant par ailleurs le frère de mon héroïne particulièrement étrange et révoltée, Lise. L'un n'empêchant pas l'autre ou épaulant l'autre comme s'ils constituaient à tous deux un couple gémellaire fortement contrasté mais dont les deux pôles ne s'excluraient pas. Voici comment ce masculin emblématique s'exprimait alors, annonçant à n'en pas douter le désastre de la société mondiale d'aujourd'hui, seulement ralenti par le prestige moral de quelques paroles, écrits ou faits politiques à contrecourant du capitalisme financier qui nous vole nos âmes :

– Il n'empêche, protesta Langlois, que les gens dignes, qui ont conquis de haute lutte des libertés pour eux-mêmes, certes, mais aussi pour les autres, leurs concitoyens, leur pays, toutes les nations, ont vu leur rôle historique escamoté par la bourgeoisie. Tout le mouvement historique est concentré entre ses mains. Toute victoire remportée dans quelque secteur que ce soit est une victoire bourgeoise. Comment ne pas se révolter ? Nous avons été spoliés de nos victoires historiques comme nous sommes spoliés de nos victoires politiques. Nous chassons le fascisme et c'est l'État libéral bourgeois qui s'en attribue le mérite. Nous produisons à la force du poignet des biens de consommation et c'est la bourgeoisie moderne qui les crée. Nous arrachons aux financiers et aux gouvernements par nos discours, nos grèves, nos manifestations, de nouveaux droits qui vont bénéficier à l'humanité tout entière. Mais là encore c'est cette bourgeoisie, qui nous asservit et nous gouverne, qui s'en attribue le talent et l'initiative. Les décrets, les amendements, les articles de loi que nous les forçons, par nos actions, à adopter ne porteront jamais nos noms mais ceux des politiciens qui se sont résignés à les signer, forcés par le mouvement de l'Histoire qui est le mouvement même de la vie, le sang du prolétaire. Devenir bourgeois c'est perdre le sens de l'humaine splendeur, je préférerais encore devenir aristocrate !

Louis était beau comme un héros.³

La bourgeoisie financière honnie par Langlois dans ma très littéraire après-guerre mondiale est l'ancêtre historique de la Finance d'aujourd'hui, celle qui a asservi l'idéal socialiste sous Mitterrand déjà avec l'ouverture de l'économie française à toutes les formes de concurrence ; c'est la Finance qui gouverne à travers leurs divergences l'Union chrétienne-démocrate (CDU) et le Parti social-démocrate (SPD) en Allemagne, et c'est la Finance qui gouverne en France le parti socialiste au pouvoir comme elle le faisait avec l'UMP (l'Union pour un mouvement populaire) durant le quinquennat de M. Sarkozy. On reprochera à la droite de renforcer davantage les privilèges, de favoriser les riches, les retraites chapeaux, les bénéficiaires des traders, d'abaisser la fiscalité sur les stock-options, et à la gauche

3 *Lise et lui*, Des femmes, 2008, p. 58.

de causer l'évasion fiscale, d'augmenter les impôts pour alimenter une politique sociale favorable aux immigrés et aux tricheurs, mais au bout du compte les propos de café du commerce selon lesquels la droite et la gauche c'est bonnet blanc et blanc bonnet ne sont pas tout à fait injustifiés même s'ils sont injustes envers le gouvernement socialiste acculé à ne pouvoir mieux faire. Dans cette panne d'espoir le Front national s'engouffre, comme le dit bien Serge Halimi, mais également les masculinismes de tout poil car les radicalisations sont contagieuses et elles accentuent l'existant c'est-à-dire la phallocratie, et même si Marine Le Pen est une femme elle est l'héritière du patriarcat et une phallocrate.

En contrepartie j'aimai Louis Langlois conçu à l'image des hommes de mes rêves (les autres), hommes de bonne volonté, courageux et progressistes (Jules Romain n'est pas loin et avec lui la bibliothèque de mon père) dont le monde de la politique et de la Finance nous offre la plupart du temps les pires contre-figures (les uns) que j'ai honnis dans mes virulentes diatribes d'autrefois :

Fausse douceur angevine de l'homme au chapeau melon, faux objet obsessionnel qui décore la muraille où bute son regard, fausse idée fixe au fond de l'œil, fausse affliction dans les lignes du front, fausse orientation de la pensée vers la liberté, faux mystère, fausse émotion, faux miroir constant où ne se reflète pas la Cavalière. Et quand l'expression du visage devient enfin joyeuse, quand les dents s'écartent et se dilatent les narines, quand la tête ardente moins droite dodeline, quel désarroi, quel dépitant paysage d'hiver, quelle nuit blanche, quelle panique dans la ville, quel sinistre pressentiment, quel baiser à l'anthracite, quel coup de pinceau scatologique, quelle femme malade à la fenêtre. Mieux vaut encore les voir gouverner, faussement rêveurs le front appuyé à la vitre, faussement gouailleurs les mains posées sur les cuisses, faussement attentifs derrière la fenêtre du train, de l'Hôtel du Nord, du cabinet privé, plongés dans une fausse rêverie, leur masque qui s'entrebâille sur quelque espérance de duché, de bataille d'Azincourt, de Pont de l'Alma, sur quelque rêve d'armoiries, d'esforce, sur quelque couloir de Cour des Comptes, sur quelque champ de gueules, l'esprit préoccupé par quelque memento habité par des ruines à ciel ouvert, où filent des femmes assises.⁴

Mais laissons là la Finance et peut-être aussi la politique, encore que la création soit aussi une forme d'expression et d'action politique.

J'ai passé en compagnie des masculinités littéraires la plus grande partie de ma vie universitaire, il n'y avait pas le choix et c'était au point qu'on pouvait croire que la littérature comme la philosophie et les arts martiaux était une affaire d'hommes ou essentiellement d'hommes même si de ci de là on entendait bien parler de femmes écrivains, de la Comtesse de Ségur à Françoise Sagan en passant par Simone de Beauvoir, ou de María de Zayas à Gabriela Mistral en passant par la Pardo Bazán, toutes deux suspectées d'être plutôt des hommes. Mais de là à les étudier il y avait beaucoup de pas à franchir, à commencer par le pas géant du préjugé. Je peux dire aujourd'hui que j'ai consacré ma jeunesse et le début de ma maturité aux hommes de lettres, je ne sais si ce fut pour leur bien ou leur mal, mais c'est en tout cas la raison pour laquelle je ne vis pas d'un très bon œil, quand il me fut communiqué, le choix pour Gradiva d'une thématique 2014 qui faisait retour aux époques « masculinistes » des universités, au moins pour ce que j'en ai connu dans les départements ou les UFR d'Études hispaniques. Cependant ma longue vie de partage intellectuel et artistique avec des hommes de plume d'immense talent aussi divers que Bécquer, Rubén Darío, Quevedo, Fernando de Rojas, Tirso de Molina, Juan Marsé, Muñoz Molina, Machado, Guillén, Aleixandre, Celaya, Roa Bastos, Blas de Otero, Alberti, Gil de Biedma, Siles, Villena, Ramón J. Sender, Aldecoa, Delibes, Benet, Sánchez Ferlosio...m'a permis d'élaborer une théorie du sujet que j'ai abandonnée en grande partie depuis que je travaille sur des corpus de littérature féminine. Cette théorie que je remaniais sans cesse au contact des nouveaux textes que j'analysais et en particulier au cours de tant d'années passées dans la compagnie de Federico García Lorca est peut-être ce que j'ai pu faire de plus fou et de plus important au cours de ma carrière. Il faut dire que ce que je découvrais ou croyais découvrir par mon approche analytique des textes, dans la filiation de la théorie psychanalytique, grâce à Marc Soriano qui m'introduisit à Freud,

4 *La moureuse*, Le hameau, 1987, p. 39-40.

puis à travers ma lecture de Freud, et dans une relation de solidaire compréhension avec Maurice Molho, semblait pour moi couler de source même si l'institution universitaire regardait généralement avec la plus grande méfiance mes supposées découvertes sur l'acte littéraire, sur le travail d'écriture que je comparais au travail du rêve sans pour autant le confondre avec lui. Tout se jouait en effet dans l'écart entre les deux formes de travail et d'investissement psychiques. Je ne pense pas m'être trompée ou égarée en donnant cette importance à l'instance ou plutôt à la figure du « Sujet d'écriture » que je mis au centre du dispositif textuel et que l'on pouvait considérer comme le versant psycho-littéraire du Narrateur. Le Sujet d'écriture valait autant pour la narration que pour le théâtre ou la poésie, il occupait tout l'espace psychotextuel où se jouaient les aventures subjectives les plus incroyables, une Odyssée du sujet qui en investissant le territoire du texte quittait sa maison subjective première, subvertissait tous ses modèles et toutes ses topiques ritualisées, jouait avec les instances du moi, du surmoi, du ça, avec ses fantasmes et ses fantômes, ses père et mère, frère et sœur, quitte à souffrir les représailles d'une psyché inaugurale reniée, transformée ou spoliée par tant de libertinage artistique ou par tant de révolte subjective assouvie sous la bannière de l'Art qui en principe tout excuse. Mais seulement en principe. Le Sujet d'écriture avait peu de rapport avec la personne de l'auteur, mais on ne pouvait sous-estimer non plus l'existence d'un lien sémantique entre eux ou d'une relation métaphorique même si ces points de contact très visibles dans les premiers textes d'un écrivain, dans ses textes d'entrée en écriture, devenaient plus fantaisistes et plus flous au fur et à mesure que la production littéraire se développait comme si la projection du sujet dans ses textes, spéculaire en un premier temps, finissait par engendrer un sujet plus autonome vis-à-vis de ses attaches familiales et de ses conditionnements biographiques. Le Sujet d'écriture qui tant me fascinait dans les œuvres littéraires des écrivains que je fréquentais le plus devenait ainsi une hypostase de nature tout à fait étrange, librement attachée à ses territoires subjectifs mais libre également d'improviser sur ces canevas hérités de la vie des comportements dramatiques, lyriques ou romanesques d'une inépuisable inventivité. C'est ainsi que le moi ou l'ego des écrivains, mais aussi toutes les autres instances subjectives attachées à ce moi, toutes les saveurs de l'enfance, les désirs, les fantasmes, les regrets, les voyages, tout ce qui constitue le sujet dans son épaisseur vivante trouvaient dans l'espace improvisé de l'écriture un compagnon, un autre soi inédit et jouissant d'une relative autonomie, capable de surmonter les conditionnements et parfois les obstacles de Fortune. Mais je découvris plus que cela : cette figure nouvelle du « Sujet d'écriture », dotée d'une relative liberté, qui exaltait ou qui exhaussait les compétences subjectives mais qui n'existait que dans et par les textes, grâce au travail d'écriture, acquérait peu à peu une sorte d'existence en soi. Il me semblait assister en somme à l'engendrement d'une instance psychique neuve comme si ce Sujet lié à la création et cantonné dans les textes devenait peu à peu une instance subjective nouvelle, émancipée des textes qui l'avaient suscitée, que la psychanalyse n'avait pas prévue, et qui venait troubler, comme un hôte qui subitement s'invitait, la vie psychique, le concert du moi, du sujet de l'inconscient, du ça, du surmoi parental, des fantasmes et des familiales représentations, disputant à toutes ces instances leurs prérogatives, s'installant au milieu d'elles et dictant sa loi en réorganisant autrement les économies subjectives. En somme la psyché masculine centrée sur le moi, ou l'ego, et sur le concert de ses impressions, de ses relations, de ses aventures, de ses fantaisies depuis le berceau ou depuis la cérémonie du coucher, trouvait à mes yeux dans l'écriture l'occasion d'un redoublement de soi, d'une projection de soi dans une figure liée au moi mais de plus en plus indépendante des tribulations familiales et qui introduisait la révolution dans la compagnie subjective inaugurale, celle qui précédait l'écriture, qui était là avant elle mais qui sans doute la réclamait depuis toute éternité. C'est cet arrachement au moi inaugural que nous raconte sous la forme d'un mythe poétique inoubliable le « Romance de la luna luna » de F. García Lorca, le moi enfantin se trouvant là éclipsé, sans pour autant disparaître, par une figure presque irréprésentable, l'air, nouveau sujet qui prend possession de l'espace poétique, qui surmonte et dépasse le drame classiquement œdipien du moi-enfant pour en inventer un autre, et qui permet de forger l'« architexture » savante du *Romancero gitano*. Tout l'œuvre littéraire au masculin, du moins dans l'expérience que j'ai pu acquérir au cours de mes attentives lectures, semble bien correspondre à ce modèle : un accroissement de la puissance du moi qui, s'élevant sans s'abandonner lui-même, au-dessus de sa condition première, accouche d'un autre moi qui parvient à des sommets de puissance créatrice, de griserie accompagnée souvent de remords, de

sentiments de perte et de souffrance. Et quand, habituée à cette structure revenante qui s'imposait à moi à travers d'infinies variations d'un auteur à l'autre, je me mis enfin à lire avec la même intensité l'œuvre au féminin, je ne trouvai plus mes repères familiers et j'errai longtemps comme une âme en peine, cherchant dans les textes des femmes une porte, une porte qui accepterait de s'ouvrir et qui me laisserait entrer dans ces maisons ou ces jardins encore inexplorés. Jusqu'au moment où je me suis rendu compte, mais cela s'est fait sur un temps assez long, que le moi n'était plus, en général, dans cette littérature écrite par les femmes le sujet inaugural voué à se ressasser, à se dédoubler, à s'exalter et à s'expatrier, prolongeant indéfiniment sa toute puissance dans les textes. Quand avec Henri Guerreiro nous décidâmes ce coup de force d'introduire la littérature écrite par les femmes dans le programme littéraire de deuxième année à l'Université de Toulouse-le Mirail (dans l'ancienne UV : ES 250) nous fîmes l'élection des *Cuentos completos* de Carmen Martín Gaité ; c'est à cette occasion que je connus Francis Martinez qui fut mon étudiant et qui devint un ami précieux, chose assez miraculeuse, je le souligne, car à cette époque nous avions en deuxième année plus de 300 étudiants à qui nous donnions un enseignement magistral doublé de plusieurs CD de 50 à 60 étudiants chacun. Il fallait donc que l'intérêt pour l'écriture des femmes fût grand. Je me rappelle encore mon désarroi lorsque, pendant l'été qui précéda ces premiers cours sur une écrivaine, je découvris l'un après l'autre des textes que je trouvais très beaux sans rencontrer le moindre argument qui me permettrait de justifier par une analyse crédible mon émotion. Tout sembla s'effondrer autour de moi. Je me voyais dans l'impossibilité d'élaborer un cours digne de ce nom. Que se passait-il exactement ? Bien sûr il est toujours possible que je me sois égarée dans mes lectures des textes masculins, que j'y aie vu des aventures psychotextuelles qui n'avaient pas lieu d'être, il se peut aussi que mes déductions n'aient de relative valeur scientifique que pour les littératures d'une époque déterminée, par exemple le XX^e siècle, quand je pense à la génération de 1927 en Espagne je ne crois pas avoir fait fausse route, mais sur des écrivains postérieurs, en Espagne, non plus (tout Marsé, *Beatus ille* de Muñoz Molina, *Alfanhuí* de Sánchez Ferlosio, tant d'autres...), en Amérique latine (Paraguay), Augusto Roa Bastos de façon magistrale ; avec de accommodements le primat du moi s'impose en principe toujours, si je pense à la France je tombe sur *Ma mère* de Bataille qui n'est pas pour me surprendre, sur *Le journal du voleur* de Jean Genet, sur *La recherche* de Proust, et tant et tant, nul besoin d'une absolue exhaustivité, la variété est permise et aucune théorie n'a de valeur absolue, mais puisque variété il y a, songeons au passage à Valéry et par exemple à son *Monsieur Teste* (1892)... l'histoire du moi masculin en littérature est loin de se clore. Je lis sur internet (http://fr.wikipedia.org/wiki/Journal_du_voleur) deux phrases très justes à propos de Genet, qui disent autrement ce charme propre aux masculinités dans leurs textes : « c'est un poète qui dévoile ici son penchant, voire sa part narcissique. Plusieurs lectures sont nécessaires afin de comprendre clairement la relation qu'il établit entre ce narcissisme et le caractère sacré qu'il entend donner à son existence ». C'est dit, il y a dans la littérature masculine un narcissisme à dimension mythique, une véritable théophanie du moi, une apparition du moi divin dans le buisson ardent de l'écriture, une assomption subjective autorisée par l'écriture. Et ce n'est pas Valéry qui me démentira :

Après tout – JE suis un système terriblement *simple*, trouvé ou formé en 1892 – par irritation insupportable, qui a excité un *moi* N°2 à détacher de soi un *moi* premier – comme une meule trop centrifugée ou une masse nébuleuse en rotation (*Cahiers*, 1932).

Cette apothéose moiïque n'est pas ce que je découvrais au cours de mes lectures déroutées dans un premier temps, quand je m'approchai avec scrupule et étonnement des textes des femmes. Les textes des femmes ne se prêtaient nullement à une théorie du sujet susceptible d'étoffer le dispositif topique freudien. Ce n'est pas ici le lieu de développer cet aspect de mes recherches, de mes découvertes et de mes doutes, mais je peux dire malgré tout que les *féminités écrites* ou *écrivantes* ou *créatrices* sont d'un tout autre ordre philosophique, psychanalytique et anthropologique que les *masculinités écrites*. Le moi ne s'y affirme pas, ne s'y redouble pas, ne s'y révèle pas, aucune épiphanie du sujet, aucune apothéose, aucune assomption, partout au contraire, dans les plus beaux textes que je garde en mémoire, de l'égarement subjectif, de la perte, de l'errance qui peut aussi être de l'ivresse ou de l'extase ou du transport ; le moi nomade des femmes trouve dans l'écriture le désert paradoxal peuplé de fantômes,

de revenants, d'humeurs, d'ombres délicieuses ou redoutables qui lui convient, il n'est pas narcissique ni sacralisé, il se défait au contraire et s'égrène, il se dissout et s'abolit, très « mallarméen » finalement, preuve que parfois le masculin et le féminin se rejoignent dans des conjonctions miraculeuses qui durent l'espace d'un texte et que les amours parfois renouvellent, faisant échec à la phallocrate oligarchie qui menace l'équilibre du monde :

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !

(Stéphane Mallarmée, *Brise marine*)